

LE SANG DES PRINCES

TOME 2

L'ÉVEIL DES RÉPROUVÉS

ROMAIN DELPLANCQ

Du même auteur, aux éditions de l'Homme Sans Nom

Le Sang des princes

Tome 1 *L'Appel des Illustres*

ROMAIN DELPLANCQ

LE SANG DES
PRINCES

TOME 2
L'ÉVEIL DES RÉPROUVÉS

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2017.

Illustration de couverture : Émile Denis

ISBN : 978-2-918541-28-8

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : contact@editions-hsn.com

www.editions-hsn.com

Pour ce second tome, je voudrais spécifiquement rendre hommage aux deux entités extraplanaires qui m'ont poussé dans ce travail d'écriture.

L'une s'appelle Dimitri, et possède le don de patience, ce qui lui fut très utile quand son auteur explosa ses délais.

L'autre s'appelle Davide, impitoyable mais bienveillante et miséricordieuse quand je lui piquai certaines idées d'automates.

Merci à eux deux. La sueur et le sang qui ont engendré L'Éveil des Réprouvés sont aussi les leurs.

Bonjour.
Nous nous préparons à reprendre notre récit après ce bref entracte. J'espère d'ailleurs que vous en avez profité pour vous rassasier, car l'histoire qui nous attend désormais va se révéler d'un tout autre poids.

Mical, notre peintre désormais adopté par les vagabonds austrois, est enfermé dans les oubliettes de la duchesse Jana Spadelpietra, dont les hommes de main le poursuivaient depuis six ans. Lydie, sa femme, Patronne du clan Dael secrètement infiltré dans la ville de Tandal, prépare sa libération – et sa vengeance.

Mais derrière cette péripétie somme toute très personnelle, de plus grands dangers guettent les Austrois. Les éléments s'accroissent, les amenant à penser que les Spadelpietra ont secrètement mis la main sur les arcanes de leur science et savent désormais fabriquer leurs automates et les tenseurs pour les propulser.

Si tel est le cas, les pays, cités et royaumes de l'Entente de Tyl, sous l'autorité de l'Éclésiast, devront passer à l'action. Car la science austroise n'était tolérée que dans les mains inoffensives et indépendantes des saltimbanques. Maîtrisée par un État, elle signifie la rupture d'un ancien équilibre des puissances.

Les Spadelpietra jouent donc un jeu étrange. Mais plus étrange encore se révèle le nuage de folie qui entoure l'Illustre Famille, et qui semble s'aggraver à mesure que l'anniversaire de Jiani Spadelpietra s'approche, et avec lui les noces officielles qui uniront les Illustres avec la dynastie royale des Albardo.

Acte 3

Le Bûcher des Innocents

Tandal, Albaroc. Quatre semaines avant le mariage.

Pour le grave cendreau qui enchâssait le bois, un orgue.
Un orgue qui soufflerait, pédale enfoncée, le vent des
entrailles du monde.

Pour le bois mort et sec, qui montait en étages en une estrade improbable et grotesque, le trombone basse assourdi. Sourd. Ronflant. Sénile.

Pour les cordes qui enroulaient les bras et les pieds des enfants, des alti. Nasaux. Grinçants. Rampants et envieux.

Pour le ciel, les cors. Le reste des cordes pour les flammes, et les bois pour la fumée.

Pour les cris...

Pour les cris, se dit Philio, le piccolo ne suffira pas. Quelque chose de plus aigu, de plus froid... Un fifre, peut-être. Non, deux fifres, en intervalles diminués. Ça, ce serait amusant.

Pour lui, en tout cas. Il n'était pas vraiment certain que le reste du public apprécie l'expérience.

Bien sûr, l'objectif final de la représentation ne serait ni l'appréciation du public, ni l'expérimentation musicale. Il devrait composer avec cette étrange contrainte en tête.

Il avait bien distingué, à peu près une minute avant, les bruits de cothurnes, bottes et souliers qui crépitaient sur le marbre de la Petite Galerie de l'Albaroc. Une cohorte d'humains adultes s'approchait par sa droite.

Probablement le Roi.

Dans un minuscule recoin de son esprit dansait l'idée que la venue du Roi devait impliquer quelque chose pour lui. Se lever, et dire « Votre Grâce » ou quelque chose de ce genre. S'incliner aussi, sans doute. Arrêter de réfléchir.

C'était stupide.

— Hahem.

Philio pesta un instant contre lui-même, puis se leva, se tourna vers les arrivants et dit :

— Votre Grâce.

Lors de son arrivée à l'Albaroc, environ deux mois avant, on lui avait bien expliqué qu'il lui fallait s'incliner plus bas que le Roi pour le saluer et rester penché au moins cinq secondes. Et il avait vraiment essayé. Malheureusement, lui, Philio, était assez grand. Et le roi Remon II était, eh bien...

Très petit. Ratatiné.

En vérité, Philio ne se souvenait pas d'avoir rencontré quelqu'un d'aussi vieux. Ou en tout cas, personne qui en eut autant l'air. Même Samalor Silas, avec sa barbe blanche, semblait plus fringant que Sa Grâce. Même son père, avant sa mort. Même Theodon avant que...

— Seigneur, le revoilà qui divague, maugréa le petit tas de rides sous la couronne. De tous les compositeurs du pays, il a fallu qu'on me recommande un hurluberlu pareil. Réveillez-vous un instant, maestro !

Philio faillit faire un pas en arrière, mais se retint. Il laissa passer la peur, la bouffée de panique infantine, garda le contrôle de lui-même, se sentit fier d'y parvenir.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce.

Derrière le Roi, un petit entourage se serrait. Un grand bonhomme en robes jaunes, rasé de près, une tonsure en guise de cheveux.

Un domestique qui trottinait à leurs côtés lui présenta, très officiellement, l'homme en robes jaunes comme le cardinal Quelque-chose, archevêque de Salence. Philio ne connaissait pas celui-là, mais les autres visages lui étaient familiers. La princesse. Et, à son bras, le petit compositeur de préludes qui le harcelait de questions chaque fois qu'ils se croisaient, et que Basil aimait bien.

Philio se souvint également qu'il était prince, ce qui lui paraissait totalement secondaire.

— J'observais le tableau du Bûcher, Votre Grâce, tenta-t-il d'expliquer en souriant.

— Vraiment, renifla Remon. Comme je crois me souvenir de vous avoir commandé une symphonie pour le mois prochain, je m'attendrais plutôt à vous savoir cloué à votre bureau d'étude.

— Oh, mais je travaille. Votre Grâce. Puisque le sujet de ce tableau sera celui de ma symphonie.

Dans ce qui parut un effort herculéen, le roi leva un sourcil de surprise.

— Vous plaisantez.

Philio baissa la tête.

— Pas le moins du monde.

— Vous voulez célébrer les noces royales en donnant une interprétation du Bûcher des Innocents ?

Philio cilla. L'idée lui avait pourtant paru bonne. Évidente.

— J'en ai eu l'idée ce matin en passant devant. Je ne l'avais jamais remarqué dans la galerie, et...

— Vous ne l'aviez jamais remarqué parce Monseigneur Veliccio ici présent nous en a fort aimablement fait cadeau hier. Cette toile faisait la fierté de la cathédrale San-Vincente de Salence.

Philio ne put retenir un hoquet de surprise. Il rejeta un œil sur la toile, se demandant s'il avait pu se tromper à ce point. Mais non, pas de doute possible.

Ce n'était donc pas un message caché à sa destination. Juste un hasard incroyable.

— Si vous me permettez, Majesté, intervint la robe jaune, l'idée me paraît très judicieuse, au contraire. C'est l'occasion pour le maestro de vouer son talent au service de l'acte fondateur de votre grande dynastie. Le plus grand crime de l'histoire, suivi de la plus juste des rétributions divines jamais exercée !

— Il a raison, père, ajouta la princesse. Vous désiriez quelque chose de triomphant, quel sujet s'y prêtera plus ?

Le jeune prince ne participait pas à la discussion. Ses yeux s'étaient rivés sur le tableau comme ceux d'une souris sur un serpent aperçu dans les hautes herbes.

— Vous et vos artistes, soupira le vieillard. Qu'en pensez-vous, Dame Juliana ?

— Je pense, répondit la viduchesse d'un ton chantant, que Maestro Philio a déjà prouvé son grand talent à maintes reprises, et je suis certaine qu'il sublimera son orchestre quel que soit le sujet dont il jugera bon de s'inspirer. Je me permets juste de rappeler à Votre Grâce le désir de la duchesse Jana de confier les futurs ouvrages du festival à de nouveaux compositeurs. Tous méritent

leur chance, et nous avons déjà tellement monopolisé le temps de Maestro Philio...

— Nous avons déjà donné notre réponse à ce sujet, coupa Remon, agacé. Le choix du compositeur de la cour royale de Tandal est notre prérogative, et nous ne voulons pas que nos gens y passent plus de temps que nécessaire. Mestro Philio des Dael est actuellement reconnu comme le meilleur. Les noces royales seront donc mises en musique par Mestro Philio des Dael. Qu'il soit Austrois, Tylien, Slasien ou lutin des montagnes. Je ne suis pas responsable des inimitiés du Grand Connétable avec les nomades.

— Votre Grâce juge toujours avec sagesse, opina Juliana en s'inclinant.

Si l'acidité de la réponse avait jamais attaqué l'orgueil de la viduchesse, elle n'en laissa pas transparaître la moindre ride de contrariété. La colonne toujours droite pivotant comme à la danse, elle adressa un regard de supplication polie à son neveu.

Qui lui répondit du menton par un hochement de refus. Poli, également.

Poli mais d'une fermeté presque défensive.

— Il semblerait qu'une nouvelle fois mon neveu me refuse sa compagnie pour rentrer chez moi, déclara Juliana en constellant sa voix de petites pépites de rire de fort bon goût. Jiani, vous savez combien le Palais Armando se languit de vous ?

— Vous exagérez, ma tante. Au contraire, je suis certain que la duchesse est ravie de ne pas m'avoir dans les jambes pour l'organisation du mariage.

Juliana sembla sur le point de répondre, mais se ravisa, son visage se contractant très légèrement, comme piqué.

Philio se dit que ce devait être la douleur. Il avait bien vu que la viduchesse redoublait d'ingéniosité pour ne pas bouger son épaule gauche. Mais elle tenait trop à donner le change pour ne pas s'imposer une tenue impeccable.

Les autres n'avaient rien vu, de toute évidence.

— Nous avons reçu une lettre de Liarnes, enchaîna l'air de rien la viduchesse. Il vous plaira d'entendre que Silva s'est confortablement installée parmi les étudiants de la Faculté. Elle a refusé les quartiers que nous lui avons préparés dans notre hôtel de Monteregio. Comme nous nous y attendions.

— Bien évidemment.

— Et Kmal vous fait dire qu'il tentera de vous rendre visite très prochainement. Si mon mari lui accorde un jour une minute de répit.

Jiani sembla se détendre en recevant ces nouvelles familiales.

— Et comment se porte Bendetto ? demanda-t-il. Cela fait plusieurs semaines qu'il ne m'a pas donné signe de vie.

Juliana produisit un sourire élégant.

— Mon mari se porte très bien. Il vous renouvelle son affection.

Philio compta quinze bonnes secondes avant que la vidu-chesse ne laisse ses paupières cligner de nouveau après cette déclaration.

Il trouva ce développement intrigant, et par conséquent négligea d'écouter les courtoisies qui clôturèrent l'entretien. Juliana prit congé, salua le Roi, qui la salua aussi, puis Jiani la salua, puis le Roi poursuivit son chemin avec sa suite, Tania à son bras. Juliana s'en fut, toujours sans bouger l'épaule gauche. Cela faisait déjà plusieurs fois qu'elle visitait son neveu, tout en jouant les entremetteuses entre les deux Grandes Maisons, et Philio avait décidé qu'il aimait bien cette dame. L'abnégation qu'elle consacrait à tenir ce rôle d'épouse savamment futile lui arrachait une compassion distante.

— Maestro ?

Bien sûr, Jiani était resté. Jiani avait toujours des questions.

Philio l'encouragea d'un coup de menton.

— Ce tableau, poursuivit le prince. C'est un des siens.

— Évidemment, commenta placidement le musicien.

Jiani avait aussi la manie d'énoncer des évidences.

— Est-ce que l'évêque... Est-ce qu'il l'a fait exprès ?

— Bien sûr. La scène est tragique. Et célèbre. C'est une bonne idée de l'offrir au roi pour les noces de sa fille.

— Je me demandais si ce n'était pas une sorte de message. Pour vous.

— Les évêques ne m'envoient pas de message.

Jiani se décourageait moins vite que les autres. Mais il abandonna quand même, cette fois-ci.

— Vous allez vraiment baser votre symphonie sur le Bûcher, alors ? tenta Jiani, en retournant, comme d'habitude, le sujet sur

la musique. Est-ce que vous pensez broder sur ce que vous aviez composé sur le *Tyran Ector* ?

— Non. Le sujet n'est pas le même. Le livret du *Tyran* ne mettait pas en scène le Bûcher.

— Pourtant, c'est un pan important de l'histoire d'Ector...

Dehors, le soleil approchait de son midi et la rumeur de la ville s'était mise à enfler. Un grondement sourd de collision leur parvint, animant encore davantage l'ambiance de la circulation dans la Ville-Vieille.

— Ce n'est que sa dernière folie. Sa défaite était déjà consommée. Le Bûcher a bien plus de signification pour les Albardo.

Jiani allait répondre, mais les piailllements qui agitaient l'extérieur augmentèrent encore. On flairait désormais nettement une bousculade, des insultes, des faites-place et des laissez-passer. Les Nobles de Sang avaient encore la manie de forcer le passage à coups de fouet dans les rues, et certains Nobles de Plume faisaient un point d'honneur à les imiter. La mâchoire de Jiani se crispa d'agacement.

— Pardonnez-moi, mais c'est assez curieux. Ector a sacrifié des enfants au Gaé pour conjurer sa victoire. La plupart des gens estiment que ce crime...

Cette fois, la nouvelle propagation du raffut lui coupa la parole. L'agitation venait de franchir les portes de l'Albaroc.

— Quelque chose se passe, opina doucement Philio en observant deux Argyras converser frénétiquement avec un des gardes de faction devant la porte.

Jiani suivit son regard, avant de lever les yeux, au-delà du mur d'enceinte, vers la ligne des toits de la Ville-Vieille.

Philio distingua, non loin de la place Royale, une petite colonne de poussière. La bouche du prince se tordit d'incrédulité et d'horreur.

— Le campanile, souffla Jiani. Le campanile de San Freo. Je crois qu'il s'est effondré.

Philio le vit partir à grandes enjambées. Le garde qui avait recueilli le message des Argyras trouva le prince dans l'escalier principal. L'ouïe fine du maestro entendit la nouvelle. La tête basse et le ventre noué, il regagna sa chambre à l'Albaroc, où l'accueillirent ses partitions. Avec la ferme intention de n'en pas sortir avant longtemps.

Les Argyras de la Maison Royale, tout empaquetés d'acier, peinèrent pour rester à hauteur de Jiani alors qu'il s'enfonçait dans la Ville-Vieille. Le prince leur avait à peine fait signe de la tête lorsqu'il avait franchi au pas de course le portail de l'Albaroc. Ils suivaient la poussière depuis, remontant le flot des cris et suivant le ballet des gardes de ville qui accouraient, le visage ahuri et des civières sur les bras.

La place royale suffoquait dans un brouillard brunâtre alors même qu'aucun nuage n'occupait le ciel. Déjà, les habitants et badauds assez malchanceux pour passer par là, mais pas suffisamment toutefois pour se trouver *exactement là*, tentaient vainement d'extraire les blessés des gravats.

Jiani toussa, se frotta les yeux. Le dernier tiers du campanile de San Freo, qui coiffait élégamment la Place, s'était tout simplement décroché. La tour amputée se dressait désormais aussi stupidement au-dessus du nuage d'argile et de mortier qu'un coq fraîchement décapité.

Et à peine, sous le cadavre du sommet du bâtiment, pouvait-on esquisser, supposer la présence minuscule d'un carrosse qui avait été si artistiquement conçu qu'il ne servait à sa propriétaire qu'à rendre visite au Roi.

Jiani vit, derrière le tas de débris, derrière un cercle nerveux de boucliers-d'argent, un homme qu'il pensait invincible recroqueviller sa charpente de chevalier autour d'un corps dont un reste de vertugadin ceignait encore la taille.

Il ne vit pas si son oncle Bendetto pleurait.

Il n'entendit qu'un hurlement. Long. Malade.

Qui enterrerait-on la semaine suivante, exactement ? Une haute dame de la cour, moins renommée pour sa beauté que pour sa distinction, une héritière issue d'une branche de la Noblesse de Sang, née d'une Albardo et d'un Astredici. Un cadavre ravagé par une avalanche de granit blanchi et qui avait été Juliana Spadelpietra. On enterrerait le dernier sourire de son mari Bendetto, le grand maître d'armes de la maison ducale, dont on avait tant murmuré qu'il ne l'aimait pas.

On enterrerait aussi l'esprit de la ville. Comme si, dans l'ivresse des fiançailles royales, Tandal percevait pour la première fois le mal

qui lui tirait les entrailles. Mais à perte, car bien malin qui, à ce moment-là, aurait pu mettre avec justesse un nom sur ce mal.

L'Illustre avait simplement joué de malchance, et roulé à la mauvaise heure devant le mauvais campanile. C'était ainsi. Même les viduchesses ne peuvent opposer le privilège du titre au verdict d'un hasard malheureux.

Ce serait Jana en personne qui réciterait la prière, recommanderait l'âme de la défunte au royaume de la lumière éternelle. Elle réciterait la prière dans un alfin parfait, alors que son frère Bendetto, tremblant sur ses jambes, allumerait les premiers tisons du bûcher crématoire. Le jeune Kmal, qui le quittait peu ces temps-ci, se tiendrait prêt à le soutenir. Le reste de la famille se succéderait, jetant avec consternation fleurs et herbes odorantes. Les cendres seraient ensuite mises en terre dans le petit cimetière qui attendait à l'ombre du Palais Armando.

La foule chanterait.

Utem blesiste

na-Deleis.

« Par le feu,
vers le Soleil. »

— **P**apa, est-ce que tu sais qui a inventé les tenseurs ?

Blasio avait beau lutter pour rester concentré sur les rouages de la petite horloge, son dernier-né menait la charge de ses questions avec une férocité redoublée.

— Un Austrois, sans doute, répondit-il évasivement.

Le petit Basil ne s'en satisfît pas du tout.

— Mais quel Austrois ? Matia, elle dit que c'était un automatisien des Kepel. Mais elle dit toujours n'importe quoi.

— Peut-être, réagit Blasio tout en tournant délicatement l'une des lentilles de verre qui s'alignaient devant sa rétine. Les Kepel vivaient loin au sud, à l'époque d'Australfa.

Il ne vit que du coin de l'œil la moue déçue du petit garçon.

— Tu sais pas ? souffla la petite voix, incrédule.

Le désespoir naïf qui dansait dans ces petits mots le tira finalement de son travail. Il souleva totalement le dispositif de loupes et lunettes qui masquait la moitié de son visage et posa ses yeux fatigués sur la bouille rondouillarde de Basil.

— Un jour, lui expliqua-t-il avec bienveillance, peut-être qu'un voyageur ira fouiller la Mer de Cendres, et déterrera nos anciennes villes. Et si nous avons de la chance, il trouvera des indices pour répondre à ta question. Moi, je ne peux pas. Alors bien sûr, j'ai longtemps posé la question, tout comme toi, mais aucun Austrois, pas même les plus vieux Patrons, n'avait la réponse. Aucun de ceux qui ont fui le sud ne l'avait. Nos plus grands savants étaient tous morts sous la vague de cendres.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'ils vivaient dans la cité, trop près du volcan. Nous descendons de ceux qui habitaient suffisamment loin dans les campagnes ou dans le désert et qui ont eu le temps de fuir.

Basil en parut grandement dépité.

— *C'était des genres de paysans ?*

— *Des paysans, oui, répondit son père en lui souriant. Des commerçants, des artisans, des garde-frontières... Mais surtout des hommes qui ont eu la présence d'esprit, alors que la catastrophe était sur eux, d'emporter le métal noir et la formule. C'était la seule chose qui comptait, et ils savaient déjà que cela seul garantirait la liberté de notre toute petite communauté en exil.*

— *Les tenseurs ?*

— *Et tout ce qui va avec, Basil. La science. Et l'art, parce que c'est la même chose vue par d'autres yeux.*

Douze ans plus tard, Basil observait depuis la promenade du Mont-Azzare un nuage de poussière se dissiper lentement au-dessus de la Ville-Vieille, poussé par un vent du nord trop froid pour la saison. À cette distance, on n'avait pas entendu plus qu'un ronronnement sourd quand les blocs de *pietra forte* qui avaient constitué le campanile avaient percuté le sol. Mais la rumeur n'avait couru qu'à peine moins rapidement que l'onde sonore, et toute la ville s'était hissée sur ses hauteurs pour apercevoir les signes du désastre.

— Seigneur, souffla la très jeune fille qui l'accompagnait. J'espère qu'il n'y avait personne en dessous.

Basil réprima un commentaire trop acide encore pour le moment. Tous ceux qui observaient en chuchotant savaient qu'un tel effondrement à cette heure-ci, dans cette rue-ci, risquait fort de réserver de sanglantes surprises à ses nettoyeurs.

— Finis ton rollo, lâcha négligemment Basil à la gamine en agitant la main vers le roulé d'aubergine qu'elle tenait à la main. Et va trouver qui tu sais. Dis-lui qu'il va y avoir besoin de bras à San Freo. On doit bien pouvoir y faire embaucher deux ou trois gars.

La petite ouvrit de grands yeux, puis se dépêcha d'engloutir son repas avant de déguerpir avec une agilité de souris.

Basil, lui, ne sentait pas son appétit déborder.

La science et l'art. La même chose, vue par d'autres yeux.

Tout au fond de cette cité tout en longueur, au bout de l'île qui séparait ses deux fleuves, se dressaient les royales tours de l'Albaroc, encadrant son dôme de tuiles rouges. Même voilée par la fumerolle qui avait été le campanile de San Freo, sa silhouette massive et perchée sur son pic continuait à dominer les quartiers

les plus anciens de la capitale. Derrière une de ses nombreuses fenêtres, son frère Philio y observait peut-être lui aussi le spectacle.

Ou, plus probablement, y avait jeté son traditionnel coup d'œil intrigué avant de revenir, quelques secondes après, sur le concerto, la symphonie, ou quelque autre pièce de musique qui avait l'honneur d'être son obsession du jour.

La science et l'art. La même chose.

Basil cessa de fixer la ligne des toits tandalins et se mit à son tour, quoique plus tranquillement, à redescendre du belvédère – s'arrêtant devant une petite rambarde pour y accrocher le plus discrètement du monde un petit mousqueton. Plus haut sur la promenade, il avait, le jour précédent, fixé avec une similaire désinvolture un mousqueton du même acabit sur une autre rambarde. Autant de petites graines, semées par chaque Austrois qui passait, qui écloraient au moment opportun. Et Basil faisait sa part. Basil faisait toujours sa part.

En vérité, Basil savait mieux que bien des Patrons ce que « faire sa part » pouvait signifier. L'éclair d'une seconde de divagation, les traits d'un visage parti depuis longtemps dansèrent dans sa mémoire, animés du souvenir d'un rire adolescent désormais éteint. L'épaule d'où pendait ordinairement son luth le démangea.

La même chose.

Un parfum de chaux, de sable et de bois brisé chatouilla ses narines.

Tu parles.



D'une main attentionnée, elle sortit le petit rouleau de feuille d'étain de son boîtier. Elle avait emporté peu d'affaires personnelles lors de son départ de Sihil, mais avait tenu à garder le petit trésor avec elle. Basil avait ri, et l'avait gentiment taxée de sentimentalisme.

Mical avait juste demandé si elle était sûre de ne rien vouloir d'autre, et dit qu'il avait de la place dans son propre sac.

À sa droite, la vielle à roue attendait. Elle introduisit les bords de la feuille d'étain dans la petite ouverture du compartiment qui

coiffait la caisse de résonance, jusqu'à entendre le minuscule dé clic qui annonçait l'enclenchement désiré.

Elle fit jouer rapidement les marteaux qui pinçaient les cordes sur le manche. La mécanique vieillissait, mais ne faiblissait pas. À l'opposée, connectée aux éclisses, la petite manivelle qu'un instrumentiste aurait utilisée pour faire lui-même frotter les cordes avaient été rattachée à une petite structure, construite autour d'un ressort et d'un pas de vis.

Lydie sortit le tenseur, celui que Basil avait volé et qui portait le sceau de leur mère.

Le pas de vis de l'instrument semblait prévu pour lui, bien sûr. Une fois le cylindre cuivré fixé, elle relâcha le verrou du ressort. La vielle grinça une demi-seconde, et se mit à jouer.

La petite ritournelle alfine en trois temps qui envahit l'atelier sembla faire danser les outils suspendus à leurs clous, ses notes adoucir les rues droites et strictes de la carte de la ville étendue sur la table. Rien à voir avec la joyeuse naïveté des gammes majeures que les gens du nord aimaient tellement, et dont son frère Philio leur procurait les plus belles études. La vielle automatique chantait d'autres mers, les villes perdues et les déserts sans fin, en des modes rêveurs et facétieux, et tristes. Eux seuls arrivaient encore à faire sourire Lydie.

— C'est une chanson de Blasio, commenta quelqu'un derrière elle.

Elle se retourna et salua le vieux Silas. La chaleur de l'été n'avait pas ôté au Patron des Samal son grand manteau garni de poches, ni sa longue barbe blanche.

— Et cette vielle, continua le vieillard, c'est la sienne aussi ? Lydie hocha la tête.

— Son cadeau de mariage pour Theodon, expliqua-t-elle. Ses fils m'ont proposé de le garder.

— Une digne attention de leur part, philosopha Silas.

Elle l'invita à s'asseoir. Avec ce qui lui restait d'agilité, le Patron plia ses genoux pour se poser sur un des tabourets qui meublaient la caravane. Ses pupilles, tout en s'acclimatant à la lumière tamisée de l'atelier, en faisaient le tour, détaillant chaque pièce et chaque outil avec l'air blasé du connaisseur.

Elle ne dit rien, et il mit trop de temps à parler pour que la conversation ne prît un ton maladroit dès les premiers mots. Un an

avant, il aurait couvert la jeune Patronne de ses mille et une galanteries de gentil barbon, lui aurait arraché un rire, et ils auraient attaqué le problème du jour avec la décontraction de vieux amis. Mais le meurtre de son ami Theodon des mains du viduc Vittor avait eu sur Silas l'effet que l'enlèvement de son mari avait eu sur Lydie.

Il lui avait fait passer le goût de la gentillesse.

— Quatre de mes jeunes se sont fait embaucher sur le chantier du campanile, sur demande de votre frère, finit par laisser tomber Silas.

La mélopée de la vielle cala, puis recommença au début.

— Oui, répondit la jeune femme. J'ai laissé toute liberté d'organisation à Basil sur la question.

— Je sais. J'aurais simplement apprécié ne pas l'apprendre par ma nièce. Elle terminait une lecture publique dans le quartier et les a croisés elle-même.

Lydie se frappa le front.

— Silas, je suis navrée... J'avais l'intention de vous apporter l'information moi-même hier. Cela m'est sorti de la tête.

— Oui. Eh bien...

Il y avait autre chose, elle le sentait. Beaucoup d'autres choses qui restaient encore coincées dans le gosier du patron des Samal. La carte de Tandal semblait régulièrement happer son regard, et chaque coup d'œil accentuait le froncement de ses sourcils.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour me rattraper ? tenta Lydie, sans trop savoir où elle mettait les pieds.

— Non, trancha Silas un peu trop abruptement. Enfin, à part demander à Basil de me tenir au courant. Mes gamins le respectent et, entre jeunes pousses, on oublie si facilement les vieux...

Il essaya d'adoucir un peu son visage, avant de poursuivre :

— Tout ce que j'aimerais de vous, Lydie, ce serait un peu de repos. Toute cette histoire commence à nous dépasser... Cet accident au campanile... Une opportunité, je comprends, mais vous saviez qu'une viduchesse y est morte ?

— Juliana Spadelpietra, acquiesça-t-elle impassiblement. L'épouse de Bendetto. Toute la ville est au courant.

Il se crispa.

— Tandal risque de vraiment changer de visage, maintenant. Mon clan est déjà suspect aux yeux de la populace. J'ai peur que les miens en écopent.

Elle attendit, la main crispée sur son accoudoir.

— Je n'ai pas oublié Theodon, continua-t-il d'une voix grave en pianotant distraitemment sur la carte. La vendetta doit être menée. Mais on ne parle pas de mettre du poil à gratter dans le lit d'un gouverneur malpoli, cette fois.

— Non, coupa la Patronne d'une voix métallique. Il s'agit de libérer mon mari et de venger Theodon.

— Lydie, votre mari est probablement mort, ou en route vers les mines de Slamarco, ou au fond des oubliettes de leur palais ! Et venger Theodon... Patronne, vous savez que je n'ai jamais pris votre jeunesse pour une marque d'infériorité. Je veux juste vous rappeler que jamais les Austrois ne se sont attaqués à de tels gens, dans une telle position d'infériorité.

Elle soupira. Ce discours, elle l'entendait nuit et jour dans sa propre tête, avec sa propre voix.

— Vous l'avez dit vous-même, finit-elle par répondre. La vendetta doit être menée. Ou sinon, nous pouvons oublier qui nous sommes et nous mettre à travailler les champs, car personne ne voudra plus nous laisser faire autre chose.

Il hocha la tête.

Elle soupira mentalement.

Le pauvre est vraiment brisé. C'est une question de jours, maintenant.

Il commença à se relever. Elle se leva prestement, lui offrant son bras. Il l'accepta.

— Je sais que vous avez une... marmite sur le feu, déclara-t-il en agitant son bras vers la carte. Je vais vous laisser travailler.

— Merci, Patron, répondit-elle le plus sincèrement du monde. Je vous demande encore un peu de temps. Et je vous promets, dès notre retour à Sihil, le thé le plus parfumé du monde.

Il sourit.

— Et la présence de Madame Sophia, ainsi que de votre petit garçon ?

— Rien ne leur fera plus de plaisir, j'en suis sûre.

Elle essaya de savourer la banalité de ces répliques.

— C'est une promesse, affirma le vieillard. Et au fait, Patronne...

Il agita sa canne vers la table recouverte par la carte.

— ... Votre, euh, marmite... Vous avez conscience que c'est de la folie ? Nos meilleurs artificiers de théâtre cousus ensemble n'arriveraient pas à mettre en place un dispositif pareil.

Elle commença à le pousser vers la sortie.

— Patron, murmura-t-elle, soyez gentil de ne pas me juger à mes brouillons.

La moustache du vieil homme ne se départit pas d'un poil de scepticisme alors qu'il prenait congé, la laissant de nouveau seule avec sa mécanique.



Alors que défilait sous les fenêtres de la voiture les bordures pierreuses épicées d'orties, et derrière elles l'infinie phalange des sapins qui depuis des centaines d'années tenaient la route du nord, la petite fille écoutait parler la vieille dame. Sa voix ronronnait doucement dans l'air, s'alanguissant au-dessus des grincements d'essieux, des bris de cailloux, des sabots cliquetants de l'attelage. Elle chantait presque, son accent méridional liant et déliant tant les mots qu'ils en paraissaient calligraphiés dans l'air, d'une plume légère, immatérielle, musicale.

Et la petite écoutait, elle et les quelques autres enfants, elle absorbait ces beaux mots qui évaporaient d'un souffle le souvenir de la bise barbelée de givre d'Alanie, où elle était née et qu'elle ne reverrait jamais. Des mots étranges, qu'elle n'avait connus qu'au filtre de la langue rêche des gens du nord. Tandal. Liarnes. Salence. Orgez. Salacita. Parne par-delà l'océan, Slamarc derrière les montagnes. Certains de ces mots nommaient des villes, légendaires et immortelles. D'autres appelaient des hommes. Remon Albardo, le roi. Silvano Spadelpietra, le duc. Armando Spadelpietra, l'ancêtre de son ancêtre, celui qui a inventé leur nom. Et Alexia, sa femme – deuxième femme (ce détail semblait important pour la vieille dame.) La petite fille aimait beaucoup moins ces noms-là. Ils sentaient la poudre et l'acier.

— Toi, ma petite, s'arrêta soudain l'aïeule en agitant sa main gauche – la seule qu'elle possédât. Quel est ton nom ?

— Sepiel, madame, répondit la petite, un peu honteuse de son ton rauque et guttural.

Mais cela parut plaire à la vieille dame.

— Sepiel ? C'est un joli nom. En liarnais, nous disons Sybille.

La petite hochait la tête. C'était donc ainsi qu'elle s'appellerait, au pays des villes et du soleil. Sybille. Le mot virevolta dans sa tête.

— On m'a dit que tu avais mis du temps à guérir, Sybille. Dis-moi, t'arrive-t-il encore de faire des cauchemars la nuit ?

— Je dors mieux, madame, tenta de répondre l'enfant, ne sachant trop qu'attendre de cette scrutation.

— Mais les cauchemars sont toujours là ?

Elle avala sa salive péniblement, et acquiesça de la tête, guettant les autres enfants du regard. Elle se dit que, contrairement à eux, son manque de sommeil devait encore se lire sur son visage.

— Les rêves s'atténueront, ajouta la vieille dame. Cependant, il est important que vous tous en gardiez le souvenir. Vous trouvez sans doute difficile de faire bonne figure le matin, après d'aussi mauvaises nuits, mais oublier serait pire que tout. Pour vous et pour le reste du monde.

La vieille dame se mit alors à fouiller avec sa seule main un pli de grand manteau gris piqué de rameaux blancs. Avec l'étrange dextérité d'un infirme ayant balayé son handicap, elle exhiba une petite sacoche au cuir marqué d'un symbole d'oiseau. À l'intérieur, ses longs doigts trouvèrent une grappe de petites brioches. Avec un sourire enfantin comme les jeunes qu'elle accueillait n'en avaient pas produit depuis longtemps, elle leur distribua et s'amusa de leur enthousiasme à les avaler.

Seule Sepiel resta interdite devant la friandise.

— Elle n'est pas empoisonnée, lui souffla la vieille d'un ton presque complice.

La petite fille leva les yeux, n'osant pas vraiment répondre.

— Je n'aime pas la brioche..., finit-elle par murmurer.

La vieille dame haussa les épaules.

— Tant mieux, répondit-elle en récupérant négligemment la douceur. Tu auras besoin de sveltesse pour ce que tu auras à faire. Et puis, les brioches gâtent l'intestin.

Sans se départir de son sourire bizarre, la vieille mordit dans le petit pain et se mit à mâchonner sa becquée.

— T'étonneras-tu si je te dis que j'ai un petit garçon à peine plus vieux que toi ? continua l'ancêtre, la bouche presque encore pleine. Il s'appelle Amadi, et il adore les brioches.

Sepiel, effectivement, eut du mal à le concevoir. Elle n'avait vu aucun autre enfant, et la vieille dame avait au moins autant de rides que son arrière-grand-mère, avant qu'elle ne meure deux hivers auparavant.

— Il est à Tandal ? demanda la petite.

— Oh oui, petite. Il y est. Dans un coin du cimetière attendant au palais le plus laid du monde. Même son faux fils ne vient plus fleurir sa tombe.

La voix venait soudain de craqueler. Un feu jaune cernait les iris de la vieille dame. Ils étaient désormais seuls dans la voiture. Les essieux s'étaient tus.

— Je suis désolée, madame, finit par dire la petite fille. Amadi était malade.

— Non ! grinça l'ancêtre. Malade ? N'as-tu rien appris auprès de moi ? S'éteindre vaincu par la fatigue de soi-même, ce n'est pas être malade. C'est être mortel. Tu cherches des malades ? Pourquoi ne regardes-tu pas du côté de ta protégée ? Ou de ses frères ?

Sepiel sentait les larmes poindre. Un petit groupe de jeunes gens venaient de monter dans le carrosse, la démarche souple et le sourire clair. Trois adolescents, et avec eux une jeune femme qui semblait abriter toute la sagesse du ciel derrière ses yeux.

— Elle m'a trompée, chuchota Sepiel.

— Tu t'es abusée toi-même en lui faisant confiance, petite fille, gronda l'ancêtre.

— Elle était mon amie.

— Elle était la duchesse.

— Elle m'a aidée à construire la Masse Noire.

— Elle la détruira d'autant plus facilement.

— Elle haïssait son père.

— Elle portera son ambition.

Sepiel sanglotait, et le sel de ses larmes lui rongait les joues.

— Petite fille, continua la Harfang, implacable. Qu'est-ce que l'Appel ?

Et Sybille se réveilla. Son front baignait dans la sueur et ses yeux dans les larmes. Son esprit, lui, s'alerta en un instant. Un fin rai de lumière orangée perçait l'obscurité visqueuse de la cave abandonnée, s'insinuant d'un défaut de jointure entre le plafond et l'un des murs. Précautionneusement, elle étira ses muscles, échauffa ses

articulations, délassa son dos. Elle dormait assise, comme toutes les nuits, pour respirer le plus silencieusement possible. Ces exercices avaient fini, à force de répétition, par constituer une routine de réveil qui lui permettait d'ouvrir l'œil sans rester prostrée par les cauchemars qui occupaient ses nuits depuis maintenant deux mois.

Le local exigu ne lui servait guère plus qu'à la protéger durant son sommeil diurne – puisque le gros de ses activités, désormais, exigeait de bouger hors de vue de la gent tandaline. À son côté reposait une gourde d'eau qu'elle gardait pour le réveil ; elle en but la moitié et se versa le reste sur le visage.

Au-dehors, le murmure de la fin de la journée lui parlait. La ville l'informait de son sommeil prochain, avec plus d'honnêteté que ne le faisaient jamais les personnages qui peuplaient ses rêves.

Petite fille, qu'est-ce que l'Appel ?

Sybille n'en était toujours pas sûre, en vérité. Adulte de plus de quarante ans désormais, elle se serait vue bien en peine d'apporter à la petite Sepiel un déchiffrement vraiment précis des premières instructions que la Harfang avait jadis dispensées dans ce carrosse, à ces enfants qui deviendraient les premiers sociétaires de la Masse Noire.

Ceux-là qui lui avaient tenu lieu de compagnons d'espionnage depuis des décennies, et qu'elle avait désespérément essayé de réorganiser ces dernières semaines. Cette quête l'avait menée dans le meilleur des cas à des disparitions sans laisser d'adresse. Mais la plupart du temps à des cadavres frais. Accidents, rixes... Les hommes de la Masse Noire tombaient comme des mouches. Et même si la duchesse avait dû, fort logiquement, concentrer ses recherches sur des gens arrivés du nord après la rébellion, la rapidité et la propreté des assassinats laissaient à Sybille un aigre arrière-goût de trahison longuement préparée.

En fait, elle n'excluait pas que la moitié occise de la Masse Noire l'ait été par l'autre moitié.

Elle se leva. Debout, son crâne frôlait presque le plafond de la cave. Le rayon de soleil s'amaigrissait à vue d'œil, s'effilocho bientôt en cheveux de poussière qui achevèrent finalement de se désagréger, rendant Sybille à ses ténèbres.

Ses pensées vagabondèrent, et l'amènèrent comme d'habitude où elle ne voulait plus aller, à des images qu'elle ne voulait plus voir. Des images de jeunesse et de sourires, des images d'invincibi-

lité. Comme elle semblait finie, cette époque... Elle ne s'était pas risquée à sortir pour assister aux funérailles, mais elle savait, comme tout le monde, que Juliana Spadelpietra reposait désormais avec les morts de sa belle-famille derrière le Palais. Sybille pensa à Bendetto. Le petit garçon de dix ans à qui Jana faisait faire ses mathématiques et qui se cachait derrière elles quand elles sortaient dans la ville, l'adolescent courageux à l'épée et timide pour tout le reste, réservant sa force pour la brute et sa tendresse pour les faibles.

Elle n'avait pas voulu voir à quoi il pouvait bien ressembler après cette perte. Elle n'avait pas besoin de ça. Pas besoin de le voir, lui aussi, avec ce mélange de peur et d'arrogance qui avait dû tordre son visage depuis.

Petite fille, qu'est-ce que l'Appel ?

Elle se secoua et chassa au loin la mélancolie qui engourdissait déjà son souffle. Ce soir, elle ferait son dernier essai. Il lui restait encore un ancien ami à visiter, un nom, un nom traduit — comme le sien.

Elle prit quelques instants de plus pour caler son souffle, et s'évada, serpentant bientôt dans le crépuscule des rues de Tandal.



Dans les passages de la Ville-Vieille, on croisait le monde entier. Des paysans du nord et des éleveurs salentins, des étudiants de Liarnes et des marchands d'Orgez, des marins de Perto-Veccho, de Bel-Alfa, des Jumeaux et de Bakrel. Et les accents s'entremêlaient comme les œufs battus dans un bol, s'enrichissaient et s'amalgamaient en un fond sonore épais et sucré. Tandal en cette fin d'été résonnait aux oreilles comme un dessert aux papilles. Luxuriante, apaisée. Sybille doubla toutes les professions imaginables alors qu'à la lumière des lampes de rue elle dépassait le couvent San Fernando pour atteindre la demeure qu'elle cherchait. Un hôtel particulier qui, sans être tapageur, présentait assez bien pour résumer la réussite sociale du roturier qui l'habitait.

Le nom qu'elle cherchait était gravé sur le fronton, au-dessus

d'une porte récemment rénovée. Un nom traduit. Car ce marchand quadragénaire si confortablement installé parmi les riches de la ville, Sybille l'avait connu minot, blotti et affamé dans un carrosse qui le ramenait du nord. Alors prénommé Berhuv, il s'appelait aujourd'hui Ortesta.

Et s'apprêtait visiblement à quitter la ville, car elle pouvait voir depuis l'extérieur les salles vidées, le mobilier réduit à son strict nécessaire, et, devant l'hôtel, l'attelage qui attendait.

Quand elle se fut introduite par une porte de service dans le bâtiment, elle ne put que confirmer la déduction. Plus de domestiques, plus de locataire, plus aucune présence qui signifiât pour la demeure un quelconque avenir.

Seulement son propriétaire, qu'elle trouva à l'étage alors qu'il finissait d'empiler des vêtements dans un coffre à roulettes.

Elle ne prit pas la précaution du silence quand elle l'approcha, et l'homme, malgré son souffle rauque, l'entendit marcher. Il se retourna avec la roideur du cadavre qu'il se voyait déjà devenir, mais ne put retenir un hoquet de surprise quand il la contempla.

— Vous...

Elle hocha la tête.

— Bonsoir, Berhuv.

— Je ne voulais pas y croire, murmura-t-il en agitant sa canne vers elle. Pourquoi *vous* ?

— Je ne sais pas qui d'autre vous attendiez. Mais en ce qui me concerne, je viens seulement pour parler. Baissez cette canne.

— « Seulement » parler ? Vous faites soit partie des traîtres, soit de leurs cibles. Dans les deux cas, votre présence me met en danger !

Mais tout en la défiant, il abaissait son arme.

— J'en déduis, lui dit-elle, que vous savez ce qu'il se passe.

— Ne faites pas l'idiote. Cela fait dix ans que je ne collabore plus avec vous autres. Quoi que vous complotiez, je n'en ai plus le moindre écho. Et je ne veux plus en avoir ! J'ai six enfants et deux petits-fils, vous croyez que vos histoires ont la moindre importance ?

— Vous êtes en train de me dire que c'est une pure déconvenue commerciale qui vous pousse à décamper ainsi au milieu de la nuit ?

La lumière vacillante des chandelles de la pièce permit à peine à Sybille de voir s'accroître la pâleur de son visage.

— Quelqu'un est en train de vous tuer, souffla-t-il à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu. Et je ne suis pas stupide au point de me sentir tranquille sous prétexte que j'ai quitté l'organisation.

Il donna un coup de pied final au couvercle de son coffre, dont la fermeture s'enclencha dans un concert de serrures métalliques.

— Et, finit-il par ajouter d'un ton monocorde, les cauchemars sont revenus. Je ne suis pas amnésique, Sepiel. Je me souviens des avertissements de la vieille. Et j'ai bien l'intention d'être loin d'ici quand ils décideront de...

Un grincement de bois au rez-de-chaussée le coupa dans sa phrase.

Ses yeux s'agrandirent, horrifiés.

Sybille colla ses oreilles au plancher et eut le temps de distinguer les voix chuchotantes de quelques hommes avant qu'une odeur n'agresse ses narines. Un effluve de chêne, de pin et d'huile, un mélange d'essences réunies en une même fumée.

À côté d'elle, Ortesta gémit d'une voix désolée.

— Ils viennent pour moi. J'espérais avoir au moins une journée...

Sybille se releva. Elle savait qu'elle pouvait se sauver par les toits avant que le feu prenne. Elle savait aussi comment s'y prendre pour semer une éventuelle filature.

Et elle savait aussi que rien de tout cela ne lui serait possible avec le marchand sur le dos.

Il la regarda d'un air triste et colérique.

— Déguerpissez, cracha-t-il.

— Berhuv...

— Arrêtez de m'appeler comme ça, et sauvez-vous par la fenêtre. Moi, je sors par l'entrée principale. Je ne pourrai rien faire d'autre sans me casser les jambes.

— Ils vous attendront.

— Je leur ferai tâter de ma canne.

Elle secoua la tête.

— S'il vous plaît, Ortesta. Ce sont des Argyras. Vous n'aurez même pas le temps de lever votre bout de bois.

— Ah, fit-il d'un ton qui indiquait qu'il s'en fichait comme

d'une guigne. Des Argyras, pour moi ? Décidément, l'ombre de la Harfang nous aura poursuivis jusqu'à la fin. Partez, je vous dis.

Sybille avala sa salive. Elle ne pouvait pas partir. Pas encore.

— Ortesta, dit-elle doucement, j'ai d'abord besoin de savoir une chose.

Il rit.

— Bien sûr, j'aurais dû me douter que vous ne veniez pas chez moi pour mes beaux yeux. C'est à propos du tenseur, n'est-ce pas ?

Il ponctua sa phrase d'une quinte de toux. La fumée envahissait la pièce.

— Je suis navrée, répondit Sybille. Les hommes de la duchesse à l'intérieur de la Masse Noire avaient mis en place plusieurs dispositifs. Vous faire parvenir le tenseur en faisait partie.

— Je m'en doutais, répondit-il. Mais pourquoi...

— Parce qu'ils savaient qu'on vous le volerait. Parce qu'une fois identifié, votre nom était facile à faire fuiter. Parce qu'ils avaient besoin d'un appât pour attirer leurs ennemis.

Il grimaça.

— Je vois. Dans ce cas, je vais vous décevoir une dernière fois, parce qu'il n'y avait rien à retrouver après le cambriolage. Le tenseur a disparu de la maison comme par magie. La porte d'entrée s'était comme sabotée toute seule. J'aurais bien fait passer un sale quart d'heure au serrurier qui me l'avait fabriquée, mais pas moyen de retrouver le gredin.

— Berhuv, intervint Sybille, cet homme était sans doute un Austrois. Il y a un clan infiltré en ville, secrètement, sans aucune présence officielle. J'ai besoin de les retrouver rapidement. Tout ce que vous pourrez vous rappeler sur cet artisan...

— Un Austrois ? la coupa Berhuv. Attendez, pourquoi des Austrois chercheraient à s'emparer d'un...

Il s'arrêta. Il comprenait.

— La duchesse, marmonna-t-il avec incrédulité. Qu'est-ce qu'elle a *fait* ?

Sa voix avait blanchi. Autour d'eux, l'air commençait à grisonner. Un craquement vorace venu de l'escalier leur annonça que l'incendie s'étendait trop rapidement.

— Cela n'a pas grande importance, pour le moment, répondit Sybille.

— Pas grande importance ? cracha Berhuv. Déguerpissez, Sybille. Je vais les retarder quelques secondes. Allez réparer les bêtises de votre maîtresse. Promettez-moi simplement une chose.

Elle baissa les yeux.

— Ce que vous voulez, si c'est en mon pouvoir.

— Envoyez ma famille à Calen. Ou à Mexeria. Ou aux Deux-Cités, ou en Arsur s'il le faut, mais qu'elle quitte la Slasie. Si la guerre qui vient les touche ne serait-ce que d'un cheveu, par Dieu-en-Soleil, je vous jure qu'une fois mort je jetterai moi-même l'esprit de vos ancêtres dans le Grand Cratère.

Il accompagna le sort d'un signe religieux maladroit, mais d'une sincérité redoutable. Sybille s'inclina, puis vit son ancien compagnon disparaître derrière la porte, sa malheureuse canne à la main.

La fumée commençait à lui râper la gorge. Sans doute était-ce aussi la cause de la larme qui dévala sa joue.

Elle courut vers le toit, s'efforçant d'ignorer les cris au rez-de-chaussée.



Jana Spadelpietra ne sursautait plus au moindre bruit de pas. Elle ne frissonnait plus aux petits murmures dans l'ombre, et ses rêves ne la laissaient plus en sueur au petit matin.

Jana Spadelpietra se sentait bien.

Je vous l'avais dit ! Je vous l'avais dit !

Elle soupira. Oui, il lui avait dit. Il, ou elle. Le chuintement dans sa tête lui soufflait depuis quarante ans de se laisser aller, de cesser de nager à contre-courant de l'inexorable fleuve qu'était le destin des Spadelpietra.

Et, à la vérité, elle ne se souvenait pas du moment où elle avait cessé de se débattre. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle se sentait mieux. Comme si le Palais Armando lui ouvrait vraiment les bras pour la première fois. Comme si elle s'y sentait enfin chez elle, les bustes de ses ancêtres enfin accueillants.

Elle distingua les pas cadencés de deux Argyras dans l'escalier derrière elle, escortant probablement l'envoyé de la maison Sandalor qu'elle avait choisi de recevoir ici. Elle aimait

cette balustrade entre toutes pour sa perspective ; le grand barrage à sa gauche, la masse du Palais sous elle. Vu d'ici, l'Albaroc, le vieux château du Roi, ne paraissait pas plus imposant qu'un des immeubles particuliers de la Ville-Neuve.

Il faudrait tuer le garçon.

Le chuintement sonnait comme la voix de son père, et loin de simplement résonner dans son crâne, semblait surgir de la rumeur qui lui parvenait depuis la ville en contrebas. Postée sur une des terrasses qui garnissaient les plus hauts étages du Palais Armando, la duchesse se laissa un instant aller à écouter la musique de la cité. Elle seule en distinguait la mélodie secrète, et la mélodie chantait...

— Votre Altesse, appela un intendant derrière elle, Monsieur le viduc Erresto Sandalor.

Le jeune homme qui s'avança n'avait pas vingt-cinq ans, ce qui ne l'empêchait pas d'être à bout de souffle. Ses débuts de bajoues luisaient de sueur grasse. À ses côtés, les deux jeunes Argyras qui lui servaient de gardes du corps semblaient avoir à peine besoin de respirer, malgré l'armure qui leur blindait l'ensemble du corps et leur casque à tête de lion.

Le viduc Sandalor réussit tout de même à se relever après s'être exagérément incliné.

— Votre Altesse Jana, souffla-t-il.

Elle lui sourit, investissant toute la bienveillance qu'elle se sentait capable de feindre.

— Mon cher viduc. J'espère que la route du nord vous a été clémente.

— Atroce, grinça-t-il. À cause de la chaleur. Dieu merci, le cocher a su éviter les cahots.

— Les bons cochers sont des perles, commenta-t-elle. De même que les bons terrassiers, et les bons arpenteurs. Deux professions auxquelles j'ai eu le bonheur de pouvoir faire appel assez facilement pour rénover le pavage de cette route l'année dernière.

Immédiatement, le Sandalor se déconfit en un chapelet de compliments poisseux. À ses côtés, les deux armoires à glace firent de leur mieux pour paraître insensible à la liquéfaction de leur seigneur attitré. Mais Jana connaissait trop les Argyras, et ceux-là en particulier paraissaient assez jeunes pour avoir suivis les derniers programmes d'entraînement de Slamarc.

Dis-leur de l'assommer, ils n'hésiteront pas une seconde.

Elle fit taire le chuintement.

— Votre Altesse, continua Erresto, je viens vous confirmer le désir qu'a mon frère de se joindre à vos projets dans l'est. En outre, et comme suggéré, nos avant-postes de la baie seront ouverts aux garnisons de Léonins ; ainsi, les soldats de nos deux maisons Sandalor et Modiano feront de nouveau respecter l'ordre dans le nord et...

— *Spadelpietra*, coupa Jana, le sourire acidifié.

— Je vous demande pardon ?

Elle se rapprocha avec une lenteur calculée.

— Vous venez d'attribuer mes soldats à la maison de feu mon mari, ce qui en soi n'a rien de désobligeant. Mais prenez comme un caprice de dame que je vous demande d'utiliser à l'avenir le nom effectif de cette Grande Maison, en public comme en privé.

— Mais votre noblesse de Sang vient des Modiano...

— ... et ceux-ci resteront dans l'histoire comme une partie négligeable de notre nom de famille complet.

Elle se demanda si le viduc commençait à relier les points. S'il comprenait que toutes les dalles où il posait les pieds appartenaient à la duchesse, que ses gardes du corps rutilants eux-mêmes s'entraînaient avec Vittor Spadelpietra, et à quel point toute puissance avait quitté ce débris de consanguinité qu'il appelait sa famille. Elle en doutait. Comme toute son engeance, le noble de sang vivait dans un monde imaginaire qui n'existait plus depuis cinquante ans.

Il faudra le tuer aussi, chuinta de nouveau la rumeur. *Enfin, si son cœur ne le lâche pas en redescendant les escaliers.*

— Bien sûr, Dame Spadelpietra, se soumit le viduc.

— Parfait. Je ne vous accapare pas plus longtemps, mon cher. Veuillez à porter au Duc Sandalor mon éternelle reconnaissance.

Sur son geste, Erresto bredouilla une révérence avant de faire demi-tour, flanqué des deux boucliers-d'argent dont un observateur extérieur aurait juré qu'ils poussaient le viduc vers la sortie plutôt que d'escorter un maître.

Elle entendit leurs pas cadencés sur l'escalier de marbre, alors que la rumeur de la ville enflait de nouveau.

Il faudra tuer le garçon.

Elle soupira.

Non. Jiani m'échappe. Si je perds les deux...

Le chuintement ricana, en un épouvantable simulacre de ce qu'avait été la voix chantante de Silvano Spadelpietra.

Tu luttas encore, ma fille. Tu t'inventes des prétextes. Les nobles de sang te mangent dans la main. Les gêneurs de ta famille sont hors d'état de nuire. Un geste, et la couronne est à toi.

Son regard se languit sur la ville, sautant de toit en toit, du barrage à l'Albaroc, de l'Albaroc au barrage.

Un coin de son esprit se demanda ce que pouvait bien préparer Sybille.

Et, au fond de ce coin, une petite poussière d'âme priait pour qu'elle parvienne à le mettre en œuvre avant qu'il ne soit trop tard.

Mais ça ne dura qu'un battement de cil. Puis le chuintement écrasa la prière.



Qu'est-ce que l'Appel ?

Sacrée question. Écris sur chaque pierraille de mes murs.

Et l'homme-chouette la relançait, sans arrêt, toutes les demi-secondes où mon esprit s'évadait un peu. Enfin, l'homme-chouette dans ma tête. Amadi Spadelpietra, ou son fantôme, son esprit, son écho, disait-il.

J'ai dû lui crier de la fermer, une ou deux fois.

Alors qu'il était dans ma tête...

C'est l'obscurité. Et la mutilation. Elles noient la frontière entre le Mical et le hors-Mical. Pour tous les doutes que j'ai pu éprouver dans ma vie, je n'avais jamais connu de telles incertitudes. Toutes mes toiles défilaient sans que je me rappelle si je les peignais ou si j'y étais peint. Devant ou dedans ? Pour un professionnel, ça ne fait pas sérieux ne plus faire la différence entre le peintre et son sujet.

C'est bizarre, pourtant. Chacune de ses questions me fouettait le sang. Je me prenais parfois à m'endormir devant mes œuvres, il le voyait, et hop ! Un petit coup de question pour se réveiller.

Qu'est-ce que l'Appel ?

Je lui disais : c'est ce qui fait que le peintre ne peint pas, que le dormeur tourne dans son lit, que l'enfant n'a pas envie de jouer.

Au carrefour des ombres

— **L**e feu a pris d'un coup...
— Encore leurs trucs bizarres de riches...
— Un feu de cheminée, ça ! On a pas idée,
par cette saison...

— Ils disent que la guimbarde était toute vide, au moins.

— Il y avait des pompes pas loin, 'core heureux. Merci les Illustres.

Basil faisait le tour de la foule, depuis la place San Freo, pendant que les badauds dévidaient toute la liste des commentaires convenus devant le cadavre fumant du manoir Ortesta. Deux bâtiments attenants – un dispensaire et une étable – avaient aussi été éprouvés par les flammes. Mais la haute maison où Basil avait quelques semaines avant orchestré un savant cambriolage avait été réduite à l'état de scorie carbonneuse en quelques heures.

Rétrospectivement, le reste du quartier pouvait s'estimer chanceux.

Et les incendiaires, fiers de la précision de leur travail.

Le ciel, par chance, s'était légèrement couvert au matin, épargnant la dangereuse morsure du soleil sur le bâti du voisinage, déjà trop asséché. Les sœurs du couvent de San Freo, cependant, ne prenaient pas de risques et leurs orphelins avaient été rassemblés au milieu de la place, autour de la fontaine – les plus audacieux parvenant parfois à sortir du troupeau pour disparaître dans un des passages qui jouxtaient la place.

Basil ne s'attarda pas, et prit le chemin de l'enceinte nord de la ville à grandes enjambées, ruminant sa détestation grandissante de cette ville.

En surface, le plan de Lydie se déroulait comme du papier à musique. Les Austrois avaient une brique dans chaque chantier, un cran dans chaque serrure, un clou dans chaque mur... Les Spadelpietra leur consacraient une surveillance négligente,

et, pour autant que les vagabonds le sachent, ignoraient tout du nombre de Dael qui œuvraient furtivement sous leur nez.

Quant à la Société de la Masse Noire, elle ne levait pas le plus petit doigt contre eux. Elle les avait laissés s'implanter tranquillement dans la cité au début, certes – et Basil comprenait désormais pourquoi. Leur unique cible avait été Mical, et les deux rejetons de la duchesse les avaient menés droit sur lui bien plus efficacement qu'un dur, laborieux et aléatoire travail d'espionnage. S'ils soupçonnaient l'infiltration des Dael, celle-ci devait leur sembler accessoire. Ils ne savaient rien des décisions de la Curie, ils ignoraient que les Austrois avaient désormais conscience qu'on leur avait volé leur science.

Une fois Mical enlevé, par contre, les événements avaient pris une tournure plus macabre. Disparitions, accidents malencontreux, maladies foudroyantes... Les quelques contacts de la Masse Noire que Basil avait peiné à identifier étaient allés garnir morgues, cimetières et caveaux – leurs bagues noires manquant systématiquement à leurs dépouilles.

Parfois, il ne restait même pas les os – une disparition comode, comme celle du pauvre Ortesta. Le clan Samal comptait parmi ses membres quelques énergumènes un peu doctes en alchimie. Basil aurait parié son luth que, s'il avait pu faire ratisser les décombres du manoir par l'un d'entre eux, celui-ci aurait repéré des traces de naphte.

Et la seule race de guerriers qui maniait le naphte à Tandal obéissait à Vittor Spadelpetra.

Basil aurait dû trouver confortable que ses ennemis s'entretuassent ainsi, mais, à vrai dire, cela ne faisait qu'épaissir la mélasse de mystères dans laquelle lui et les siens se débattaient depuis leur arrivée. L'évasion de Mical s'en trouvait certes facilitée, ce qui n'était pas rien – le peintre avait beau agacer Basil au plus haut point, il avait été un bon compagnon pour sa sœur, un père étonnamment compétent pour son neveu, et un artiste précieux pour le clan. Mais cette éventuelle libération ne ferait pas avancer leur mission première. La Curie de Sihil n'avait pas envoyé un millier d'Austrois à Tandal pour les beaux yeux vairons de Mical de Meris, et Basil, moins encore que sa sœur, ne l'oubliait jamais.

Quelqu'un, proche des Spadelpetra et mêlé à la Société de la Masse Noire, avait appris ou dérobé le secret de la fabrication

des tenseurs. Et de cette Masse Noire, les sociétaires trépassaient désormais les uns après les autres.

Ce qui signifiait, pour Basil, la perte de tout son travail d'espionnage. Des jours perdus à adopter de fausses identités, à feindre des amitiés et à faire chanter le monde interlope de Tandal.

Alors qu'il longeait une des églises les plus sobres de Tandal, des pensées plus noires remontèrent de sa cogitation, firent ralentir ses pas et accélérer son souffle. Les gens qui avaient si efficacement piétiné l'organisation d'espionnage qui avait été son objet d'étude depuis si longtemps n'auraient peut-être pas beaucoup plus de difficultés à remonter jusqu'à lui.

Et, par lui, à sa sœur.

Et, par sa sœur, à tout le monde.

Basil ferma les yeux une seconde. Il se recentra.

Concentre-toi. Tu as assuré tes arrières. Tu n'es plus l'enfant négligent qui se faisait entourlouper par Rek. Tu as pris tes précautions.

Rek. C'était il y a plus d'un an et demi, maintenant, mais le nom revenait encore le narguer.

Gamin, Basil. Gamin, gamin, gamin.

Basil invoqua le souvenir du claquement d'un carreau d'arbalète, et fit taire la voix dans sa tête.

Ce n'était pas le moment.

— Eh bien, mon fils, regardez où vous allez.

Le jeune Dael prit soudain conscience qu'il avait failli renverser un vieux moine cassé en deux qui s'était matérialisé de derrière un des murs de l'église.

— Pardonnez, mon père.

Il allait faire un pas de côté pour se soustraire à l'importun, mais celui-ci l'en empêcha d'une main posée sur sa poitrine.

Comment Basil parvint à ne pas bondir en arrière, il n'en eut aucune idée.

Mais grâce au ciel, la main du vieil homme était vide.

— Du calme, garçon. Ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion d'entendre un alfin aussi vieux et méridional.

L'adolescent ouvrit des yeux comme des soucoupes, et comprit soudain son faux pas. Le moine l'avait interpellé dans son dialecte – l'alfin du grand sud. Le vieil alfin de Sihil. Et, tout à ses

angoisses, il avait répondu dans la même langue, du tac au tac, sans réfléchir.

— C'est qu'on ne croise pas beaucoup de Byréniens, ici, improvisa l'adolescent.

La géographie n'était pas son fort, mais il croyait savoir qu'on parlait une langue similaire à Byrène.

— Oh, sourit le vieux. Des Byréniens, non. Sans doute pas. Je suis sûr que vous devez vous sentir bien seul.

Basil sentit la main racornie fourrer quelque chose dans sa tunique, puis reculer comme si sa peau risquait de donner de l'urticaire à l'ecclésiastique.

— Faites attention où vous mettez les pieds, garçon, lui murmura le vieux.

Basil le regarda clopiner, et résista à sa tentation de le saisir au collet pour le faire parler clairement. L'homme s'était donné suffisamment de mal pour que leur échange restât mondain et ordinaire. Basil le laissa donc retourner dans son temple et attendit d'avoir parcouru quelques dizaines de mètres pour palper discrètement le petit rouleau de papier qui se balançait dans sa tunique. L'air aussi détaché que possible, il le déroula.

Y étaient écrites une heure et une adresse, ainsi qu'une de ces accroches sibyllines de complot de théâtre dont il avait, après tout ce temps passé infiltré dans la ville, conçu une certaine lassitude.

Venez, nous avons des intérêts communs.

Signé : un ami de votre frère.

Basil mémorisa les coordonnées, puis déchira le message en confettis qu'il sema au fur et à mesure de sa marche. Ce faisant, il se demanda si on se moquait de lui. Ils avaient convenu avec Philio que celui-ci n'essaierait pas de communiquer avec eux tant qu'il resterait l'hôte du roi dans l'Albaroc. Seul existait un protocole pour lui envoyer, au besoin, des informations.

D'un autre côté, le message ne lui demandait pas de venir accompagné, et si le but était de le tuer ou le capturer... Le moine-messager n'aurait eu qu'à glisser un scorpion à la place d'un parchemin dans sa tunique.

Basil céda à sa paranoïa grandissante, et fit un détour de deux heures pour ne revenir chez les Samal qu'en milieu d'après-midi.

— Très bien. Et tu en penses quoi ? À part que c'est un piège. J'espère que ça t'a effleuré l'esprit.

Basil roula des yeux.

— J'y ai pensé pendant tout le trajet. S'ils savent qui je suis, ils pouvaient me tuer dans la rue. S'ils savent *précisément* qui je suis, quel est l'intérêt d'éveiller ma méfiance et de m'isoler, moi, alors qu'il leur suffit de me faire suivre pour te trouver ?

Lydie fronçait assez les sourcils pour presque dissimuler ses yeux dans leurs replis, mais ne réfuta pas l'argument. Autour d'elle, les cartes, plans et maquettes s'étaient encore complexifiés. Une corbeille débordait de scories de son travail, papier, parchemin, ou bois léger. La pièce sentait fort l'encre et l'huile, avec un soupçon de thé en arrière-plan.

— Quelqu'un s'est mis à tuer les hommes de la Masse Noire, continua Basil. Ils veulent peut-être une trêve. Leur commanditaire a peut-être décidé qu'ils ne lui étaient plus utiles.

— Peut-être aussi qu'ils ne cracheraient pas sur un prisonnier capable de fournir des armes à tenseurs autrement plus spectaculaires. Tu m'as dit toi-même que tu soupçonais des Argyras d'être derrière les meurtres. Tu penses que les Spadelpietra ont trahi la Masse Noire et que les survivants cherchent une porte de sortie ?

— Je pense que ça vaut le coup d'essayer.

Lydie inspira à fond. Basil pouvait voir le conflit dans ses yeux, mais savait qu'elle finirait par lui donner son feu vert.

— Ça ne me plaît pas, grinça sa sœur. Et le biais par lequel tu as reçu le message... Qu'est-ce que Philio viendrait faire là-dedans ?

— Pour moi, c'est une menace voilée, répondit Basil, la voix durcie. Mais pas directe. Un simple rappel que l'un des nôtres est isolé et à portée de main...

— Mais Philio est cloîtré à l'Albaroc, murmura Lydie. S'il y a un seul endroit hors de portée des Spadelpietra, c'est là-bas.

Elle s'arrêta. Basil guettait la suite du fil des pensées de sa sœur. À la voir ainsi mettre son esprit en effervescence au milieu de de son atelier, il se sentit comme s'il avait par inadvertance mis les pieds à l'intérieur du cerveau de la Patrone.

— Peut-être, continua sa sœur, que le message est vrai. Ce serait trop facile pour nous d'en vérifier l'authenticité, après tout. Au pire, Philio n'est pas inaccessible... Et puis...

— Et puis ?

— Et puis, il y a ce moine... Tyl donne des signes d'activité à Tandal depuis que les noces ont eu lieu. Et on m'a rapporté au moins un cardinal gardant une présence perpétuelle à l'Albaroc. Peut-être que l'Ecclésiast commence à se méfier de la duchesse.

Basil acquiesça. Durant toutes ses enquêtes, il n'était jamais tombé à proprement parler sur un agent, mais les Tyliens n'en avaient peut-être pas eu besoin. La simple venue du Patriarche avait introduit des dizaines d'hommes et de femmes venus de l'Ecclésiast, de manière d'ailleurs très officielle.

— Ça veut dire que j'y vais ? glissa le jeune homme.

— Tu y vas, confirma Lydie. À une condition.

Basil grimaça. Il savait ce qu'elle allait réclamer.

Basil dort à peu près correctement cette nuit-là. Il se nourrit doctement, et n'oublia rien en préparant le nécessaire pour traverser pour la millième fois les rues de Tandal. Il ne prenait plus systématiquement son luth avec lui – un peu trop de personnes commençaient à pouvoir reconnaître l'instrument. Et puis, malgré sa fiabilité avérée, il n'était pas dans ses habitudes de fétichiser ses outils – un vice qui, tourné vers ce luth en particulier, se serait révélé pour le moins malsain.

Il garnit donc sa besace de curiosités plus légères et moins voyantes.

Et alors qu'il cheminait devant les mêmes fours à pain, les sempiternelles tanneries, et ces cordonneries qu'il connaissait par cœur, il lui vint à l'esprit qu'il était devenu bien trop à l'aise avec ces rendez-vous interlopes.

Pourtant, celui-ci présentait deux originalités. Le lieu choisi s'enfonçait à une trentaine de mètres des quais de l'Ofidial, à l'extrémité orientale de la cité – un quartier grouillant de forges et de moulins irrigués par les deux fleuves et actionnés par le grand barrage sur la Septide. Un endroit moins grouillant que les ruelles de la Ville-Vieille, et moins pittoresque que les bordels et les arrière-boutiques traditionnels aux complots d'opérette.

L'autre incongruité était l'heure matinale. Un espion qui se respecte ne met-il pas un point d'honneur à ne jamais officier qu'après dix heures du soir ?

Néanmoins, si leur mystérieux contact avait espéré les déstabiliser en convoquant Basil à l'autre bout de la ville, il ne pouvait pas moins réussir son coup. Les manufactures et les forges figuraient en tête de la liste des lieux les plus aisément infiltrés par les Dael.

Basil ne fut donc pas surpris quand il se retrouva devant la porte de derrière d'une petite fonderie d'étain. Lydie lui avait déjà décrit l'entrée dans les moindres détails, jusqu'à la couleur des tuiles. Aussi calmement que possible, il poussa une porte de bois d'assez mauvaise facture.

Aussitôt, le soufre prit ses narines d'assaut, renforcé par les effluves piquants du métal chauffé et de l'étouffant fumet des feux perpétuels dont on ne laissait jamais retomber les braises pour maintenir chauds les fours. On avait relié la fonderie à feux petites forges attenantes, et, dans un coin de l'une d'elles, Basil voyait un piston tourner tout seul. L'eau du barrage se fichait comme d'une guigne qu'un ouvrier fût ou non présent pour profiter de sa force motrice ; elle continuait, jour et nuit, à faire tourner tous les engrenages qu'on laissait enclenchés à son réseau de courroies.

Basil ignorait si le dispositif mécanique de la Ville-Neuve le laissait rêveur, ou mal à l'aise. Il s'arracha au spectacle minéral de la fonderie et de la forge et tenta de percer les ombres orangées des coins et des recoins de la fabrique, à la recherche de son contact.

Mais les deux rais de lumière qui parvenaient à percer depuis les quelques grilles d'aération ouvertes étaient loin de suffire. Même la rumeur de l'extérieur ne parvenait pas à exister dans cet espace d'industrie pure. La respiration des fours et le ronronnement du piston y régnaient comme seule et unique musique. Et les ténèbres s'y solidifiaient presque.

L'hypothèse du piège gagnant quelques degrés sur l'échelle de suspicion du jeune homme, il plongea la main dans son sac et en sortit deux petites boules de cuivre creusées de sillons perpendiculaires. Sur l'une d'elles, on avait fixé un petit minuteur cranté. Il émit comme une conversation de criquets quand Basil le remonta, avant de poser délicatement la sphère sur le sol couvert de poussière et de limaille.

Puis le jeune homme actionna un interrupteur sur le second objet, qui se mit immédiatement à émettre un bourdonnement. Basil le posa rapidement à terre. Dès que le petit pendule dissimulé

sous la deuxième sphère sentit le contact du sol, celle-ci se mit à s'ouvrir et à s'écarteler, déployant dans un concert de déclics huit petites pattes de bronze.

Basil recula, dos au mur le plus proche, et attendit.

Quelques secondes plus tard, son crabe mécanique se mit en marche et partit à toute allure dans une diagonale vers la partie gauche de la pièce. Au bout de quatre mètres, l'une de ses pattes avant rencontra le premier mur. Immédiatement, une petite cavité s'ouvrit dans sa coque et lâcha un petit objet cristallin qui émit une lumière froide. L'automate ne perdit pas une seconde de plus et repartit, vers la droite, toujours en diagonale. Jusqu'à, de nouveau, buter sur un mur, lâcher sa lanterne, et repartir.

Le crabe en était à son cinquième relais quand Basil vit enfin bouger une ombre.

Fourrant la main dans une poche de son sac, il en tira une petite lampe similaire à celle de l'automate, qu'il lança dans la direction spécifique de ce qu'il avait vu. La boule de verre roula vers le mur opposé beaucoup trop lentement à son goût, mais ce qu'il vit lui glaça encore davantage le sang.

Au bout de la pièce, une grande enclume, et, ligoté dessus, quelqu'un.

Homme ou femme, mort ou vif, Basil n'aurait su se prononcer, dans cette pénombre. Mais même de loin, même sous cette fausse lumière, il distingua le cuir et le fer qui contraignaient le torse et les épaules du malheureux.

Il vit la bouche articuler quelque chose – quelques sons que les vibrations de la fabrique avalèrent complètement. Sans réfléchir, il avança vers la vision surnaturelle, jusqu'à ce qu'il arrive à reconstituer ce que disait la silhouette.

— Derrière...

Un bras se ferma sur sa gorge.

— On tient notre fouineur, minauda une voix rauque dans son oreille.

Basil se débattit, cherchant frénétiquement la cordelette qui libérerait le mécanisme dans son dos. Au bout d'interminables secondes, il la trouva et tira de toutes ses forces : immédiatement, le tenseur du lanceur de filet se mit à chanter. Basil se prépara à

encaisser le recul qui ne manquerait pas de le projeter en avant pendant que son agresseur se retrouverait pris dans sa cape et cloué au mur opposé.

Et, un instant trop tôt, il sentit la présence derrière lui s'évanouir – et, à son horrible surprise, son manteau fuser dans le vide.

— C'était quoi, ça ?

Une deuxième voix d'homme.

Et le bras qui avait lâché Basil aussi prestement revint, le frappant en pleine poitrine. Basil se sentit décoller, propulsé vers l'arrière, alors même qu'une jambe fauchait les siennes. Son dos heurta le sol avec assez de force pour lui couper net la respiration.

— Une machine dans son dos ! grogna le premier. Il a failli m'avoir.

Avant de pouvoir articuler un mot, Basil sentit sa poitrine s'écraser sous le poids d'un énorme genou. Il distinguait une ombre massive au-dessus de lui, toute en muscles, fixant sur lui deux yeux mauvais où se pervertissait la lueur de ses lanternes.

— J'espère que madame la sauterelle se sent à l'aise, postillon-na le spadassin. Oh, ne t'en fais pas. Il reste de la place sur l'enclume.

Non. Non.

Donnez-moi une minute trente. Pitié.

L'adolescent manquait d'air pour crier. Il se sentit soulevé de terre par un seul de ses bras et jeté sans ménagement contre l'enclume. Quelque chose se brisa dans son torse au moment de heurter la fonte, et il poussa un jappement de douleur malgré ses poumons vides.

Ses yeux finirent de s'habituer à la pénombre pendant que ses ravisseurs serraient des cordes de chanvre autour de ses poignets, le menottant aux mêmes liens qui enchaînaient l'autre captif – dont Basil pouvait désormais voir le visage tuméfié. Un homme chauve, assez âgé, du moins pour ce que ses ecchymoses et la pénombre laissaient en juger.

Le vieux lui jeta un regard désapprouvateur.

— Un enfant, grinça-t-il d'une voix presque éteinte à l'adresse des brutes. Vous craignez les jeunes pousses, dites ?

— La ferme, cureton ! glapit encore une autre voix.

Le choc sourd du cuir d'une botte contre la chair à nu punctua la phrase, et le révérend réprima un cri.

L'adolescent leva les yeux. Ils étaient trois qui tournaient autour de l'enclume. Trois grands escogriffes aux allures de félins, épaules massives et tailles fines. Même dans cette semi-obscurité, Basil distinguait les dagues à leurs ceintures.

— Laissez-moi partir, finit par articuler Basil. Je voulais juste passer une commande pour un moulage. J'ai rien à voir avec rien, s'il vous plaît. Je m'appelle...

La seconde brute s'accroupit et le gifla, presque négligemment. L'adolescent aurait parié qu'on venait de lui flanquer un coup de brique.

— On sait comment tu t'appelles, sauterelle.

— S'il vous plaît. Je suis un Samal. Un des clans invités pour la noce.

— Je crois plutôt que tu es un Dael, et que tu n'es pas censé loger dans cette ville. Je me trompe ?

— Je vous en prie, je m'appelle Dan Saphien, je vous en prie, laissez-moi partir...

Basil n'eut pas besoin de beaucoup se forcer pour bégayer au maximum sa dernière réplique.

— Allons, il semble parfaitement étranger à nos affaires, ajouta le vieillard ligoté à son enclume. Vous allez torturer un gamin qui doit à peine se raser ?

Basil pensait à toute allure, et le temps n'avait jamais paru s'écouler moins vite que maintenant. Chaque respiration répandait des épines dans ses poumons. Pour la première fois, il ne voyait aucune esquivé facile, rien à part gagner autant de temps que possible.

— L'encens t'a obstrué les yeux, cureton, grogna la brute. C'est pas un gamin. C'est une saleté de sauterelle, assez vieille pour porter leurs armes de clown et pour se permettre de fourrer son groin dans les affaires des maîtres. Ça me pose aucun problème ni de le torturer, ni de le balancer dans le four avec toi une fois qu'on aura fini.

— Pitié, j'avoue ! s'exclama précipitamment Basil en roulant des yeux comme un épileptique. J'avoue tout ! Je vous en prie, pas le feu !

L'homme qui paraissait être le chef s'accroupit devant lui et planta son regard bovin dans ses yeux.

— Tu vas nous dire où sont les autres. Quels noms ils utilisent. Tu vas nous dire où est votre Patronne.

Basil sentit son cœur se serrer.

— Patronne ? La Patronne est pas là, trop dangereux pour...

Une énorme poigne lui écrasa le cou, et pendant une seconde il crut voir sa fin.

— Tu te fiches de moi, sauterelle ? Ça fait des semaines qu'on surveille vos quatre Patrons. On sait que les vrais ordres ne viennent pas d'eux. Alors tu vas me dire qui commande vraiment les Austrois à Tandal, et peut-être que tu ne suivras pas le révérend père ici présent dans la fonderie.

Basil glissa un regard vers le prisonnier dont le visage pendait à hauteur de son épaule. Il y vit un homme en colère, mais résolu – et, au demeurant, maltraité, certes, mais pas torturé. Sa capture ne devait pas précéder la sienne de beaucoup.

— D'accord, parvint à crachoter Basil. D'accord. Je vais vous le dire.

L'étau qui enserrait son cou se relâcha. Le jeune homme prit un temps exagérément long pour reprendre son souffle.

— Eh bien, le Patron des Dael...

Trois regards moqueurs et un regard désolé convergèrent vers lui.

— ... c'est moi. Lydio. Ravi de faire votre connaissance, les gars.

L'adolescent se paya le luxe de ponctuer sa phrase d'un léger rire.

Ce qui, vu le trouble de son interrogateur, ne devait pas correspondre au schéma comportemental d'un captif convenable.

— On sait que votre chef est une drôlesse, fiston, murmura celui-ci alors que son sourire satisfait s'évaporait. Tu nous prends pour qui ? Qu'est-ce que tu penses qu'on est en train de faire, là ?

Basil fit de son mieux pour soutenir son regard.

— De perdre du temps.

— Hein ?

— Deux minutes, pour être précis.

— Et tu espères accomplir quoi en deux minu...

Au bout de la pièce, en toute discrétion, un minuteur cranté dépassant d'une sphère de cuivre termina son décompte – et son tenseur se mit à relâcher son énergie. Basil regretta presque que les ténèbres soient si denses et que ses agresseurs ratent une partie du spectacle.

Ils ne purent que deviner dans la pénombre les jeux d'horlogerie que déployait la sphère, les pistons et courroies qui métamorphosaient le petit objet. Ici se posèrent de maigres jambes, là un torse, déployant deux bras, les parois de la sphère tenant le rôle de culotte et de gilet pour la figurine dont finit par se déployer la tête. L'un des mercenaires ramassa non sans appréhension l'une des lanternes posées par le crabe de Basil, et la fit rouler vers la source du concert de cliquetis.

Une figure enfantine moulée dans du bronze se révéla, au-dessus d'un petit automate humanoïde haut d'un peu moins d'un mètre. Et l'expression de la marionnette, sculptée par la petite lumière bleue, prenait un tour particulièrement malsain.

— Hé, lâcha l'une des brutes. C'est Perroto, non ?

L'automate porta ses fausses mains à sa fausse bouche, comme pour répliquer.

Un pantomime de cri fusa hors de l'orifice.

Le bourdonnement de son tenseur prit soudain du volume...

... et le plus puissant hurlement que les occupants de la manufacture avaient jamais entendu jaillit de l'enfant artificiel. Il couvrit les vibrations de la forge, assourdissant même le ronronnement de l'installation, fit vibrer la moindre plaque de métal – et vrilla les dix oreilles présentes. La surprise et la douleur prirent tout le monde de court – Basil y compris.

— ARRÊTEZ ÇA ! hurla le chef. BAZARDEZ CETTE CHOSE !

Mais personne ne lui obéit. Personne ne bazarde la chose. Parce que celle-ci, outre sa fonction bienvenue de déstabilisatrice, venait d'émettre un signal convenu d'avance. Entre le chaos sonore et les ténèbres, personne ne fut attentif au claquement de la porte ni au fantôme qui se glissa dans la fabrique, d'énormes bouchons de résine collés aux tympans.

Une corde d'arbalète craqua, et l'homme le plus proche de la porte s'effondra, un trait de bois au milieu du front.

Un de ses compagnons, grimaçant mais reprenant sa contenance, entra dans la danse. D'un bond négligent, sans aucune impulsion, il sauta sur un petit établi de bois, et, d'une détente surhumaine, se propulsa comme une fusée vers son adversaire inattendu, poignard en avant. La force de son coup de talon enfonça l'une des planches du meuble.

Sa cible n'esquiva le coup que d'un cheveu, mais parvint à s'effacer. Pourtant, au prix d'une invraisemblable contorsion aérienne, la brute atterrit sur ses pieds, face à son ennemi.

L'autre ne se laissa pas démonter et contre-attaqua, se lançant dans un corps à corps trop rapide et complexe pour que Basil pût suivre. Celui-ci bougeait plus vite et plus souple, et pourtant perdit le contrôle assez rapidement. L'autre faisait preuve d'intelligence, poussant son adversaire dans les meubles, l'empêchant de mettre à profit sa supériorité physique, et ne portant des coups qu'à peine moins fulgurants.

Bientôt, seul le chef des ravisseurs de Basil se tenait encore debout, entre lui et la carrure haute et maigre de Cyril.

— Seuls les Argyras se battent comme ça, aboya le chef en tentant de passer outre l'insupportable sirène qui inondait la pièce. Ton nom, traître !

Cyril haussa les épaules, puis tapota les deux blocs de résine à ses oreilles pour bien signifier qu'il ne risquait pas de comprendre quoi que ce soit. Et, d'une détente féline, il décocha son couteau, qui fendit l'espace vers la gorge du spadassin.

Celui-ci, pourtant, réagit dans le même ordre de rapidité. D'un revers négligent, il envoya de sa propre lame le projectile se perdre dans l'obscurité de la pièce, et se laissa tomber sur le sol. En un éclair, il avait roulé vers Cyril et l'aurait suriné sans autre forme de procès si les réflexes du vieux soldat n'avaient joué. Il bondit précipitamment sur sa droite et s'écrasa contre une armoire métallique.

Cyril jura en se relevant, attendant le coup suivant, qui ne vint pas. À la place, on entendit un capharnaüm de chocs métalliques sur la pierre, au sein duquel mourut le chant de Perroto. Devant la porte, le chef des ravisseurs tenait les restes de la marionnette de Basil.

— À moi de faire de la magie, minaуда-t-il.

Il tira de sa main gauche quelque chose de sa ceinture. Une ampoule de verre encadrée d'osier, emplie d'une substance noire.

— Cyril ! cria Basil. Le naphte !

Et il ne feignait plus la panique. Entre la forge et la fonderie, la petite bombe achèverait de transformer la pièce en four.

Mais Cyril s'empêtrait encore dans le contenu de l'armoire, et n'allait pas réussir à empêcher la brute de lancer son *orange*.

Pourtant, rien ne se passa.

L'homme restait immobile, le bras en l'air. Un pli de doute semblait troubler son sourire triomphant.

D'où ils étaient, ni Basil ni Cyril ne pouvait voir le léger fil qui s'était glissé autour de l'énorme cou, ni la main gracile qui disputait presque gentiment la bombe à la poigne du mercenaire.

Celui-ci essaya de tourna la tête derrière lui.

— Que...

— Je prendrai cette babiole avec moi, merci, lui adressa une voix basse et féminine.

Un bourdonnement aigu de tenseur vibronna, et la tête de l'assassin roula devant lui.

Six yeux mêlés de soulagement, de surprise et de nausée fixèrent l'arrivante.

Calmement, celle-ci s'avança et inclina la tête en direction de chacun d'entre eux, après avoir rembobiné le minuscule fil métallique dans sa bague.

— Monseigneur Veliccio, maître Basil... Pardonnez ma négligence pour la sécurité de cet entretien, mais notre rencontre n'avait que trop tardé.



Qu'est-ce que l'Appel ?

Autant demander « qu'est-ce que la peinture ? ». La meilleure manière de montrer la peinture, c'est d'en faire. D'en faire mille, dix mille. Et pourtant, une mosaïque de ces dix mille peintures ne serait pas la peinture. Encore raté.

Oui, je peins dans ma tête. Ça n'a rien de drôle. Que voulez-vous que je fasse ici ? Rien. C'est ça. Alors je peins dans ma tête. J'essaie de comprendre, de savoir si, de cette manière, je peux faire la peinture. Eh bien, expérience décevante. On n'a jamais fini de retrouver la peinture, comme on n'a jamais fini de trouver la vraie couleur. Des fois, on pense y arriver. Un coup de pinceau chanceux, sous un soleil flatteur, alors que ton enfant chantonne derrière le chevalet et que les premières odeurs de la viande d'agneau du repas du soir viennent te chatouiller le nez. On admire son travail, on se dit : ça y est ! J'ai

trouvé le jaune ! Et on ne serait pas plus fier d'avoir trouvé Dieu. Et puis le lendemain, le monde a bougé, la lumière changé d'âme, l'air ne se parfume plus. Avec de nouveaux yeux, on essaie de se rappeler le jaune absolu de la veille, et rien. C'était une illusion, un à peu près de plus. Et ça ne finit jamais.

Qu'est-ce que l'Appel ?

Une malédiction, peut-être. Une maladie, sûrement. Une guigne, c'est un euphémisme.

*Pour découvrir la suite de L'Éveil des Réprouvés
et commander le roman, [suivez le guide](#).*